

Les Juifs italiens et le sionisme.

Du I^{er} congrès de Bâle à la naissance de l'*Israël* (1897-1916)

« Le docteur Herzl, sioniste fanatique, avait organisé un congrès à Munich (...). Le congrès n'aura pas lieu à Munich, mais sera déplacé à Bâle, en Suisse ! Ce sera à coup sûr un superbe fiasco. » (*Il Vessillo Israelitico*, juillet 1897).

« Le congrès sioniste, qui se tient ces jours-ci à Bâle, restera un moment mémorable et marquera d'une pierre milliaire l'histoire de notre peuple. (...) Comme un souffle vivifiant, la conscience nationale a resurgi, cette conscience qui en nous n'était jamais morte. » (*Il Corriere Israelitico*, septembre 1897).

Les réflexions sarcastiques et hostiles du rabbin Flaminio Servi publiées à la veille du I^{er} Congrès sioniste dans *Il Vessillo Israelitico*,¹ la revue de Casale dont il assurait la direction, et les déclarations aussi émues qu'enthousiastes d'Emilio Pincherle,² rédacteur d'*Il Corriere Israelitico*, la revue de Trieste, rendent parfaitement compte des réactions et des sentiments fort différents manifestés par les Juifs italiens envers le sionisme et ses intentions hardies.³ Bien loin d'obtenir un consensus immédiat et unanime, le projet sioniste de créer en Palestine un foyer juif internationalement reconnu et juridiquement garanti donna naissance à un débat enflammé.⁴ Débat qui ne tarda pas à prendre la forme d'une véritable remise en cause des modalités du processus d'intégration de la communauté dans la société des

¹ F.S., « Aspirazioni e desideri », *Il Vessillo Israelitico* (dorénavant *V.I.*), vol. XLV, fasc. VII, juillet 1897, p. 209-210.

² E. Pincherle, « Il Congresso Sionistico di Basilea », *Il Corriere Israelitico* (dorénavant *C.I.*), vol. XXXVI, n° 5, septembre 1897.

³ Sur les origines du sionisme en Italie, cf. D. Lattes, « Le prime albe del sionismo italiano », *Scritti in memoria di Leone Carpi*, Milan, Jérusalem, Fondazione Sally Mayer, 1967, p. 208-218 ; R. Di Segni, *Le origini del sionismo in Italia*, éd. par le Centro Giovanile ebraico di Firenze, Florence, 1972 ; F. Del Canuto, *Il movimento sionistico in Italia dalle origini al 1924*, Milan, Federazione Sionistica Italiana, 1972 ; *id.*, « Firenze 1920 : il 'Comune Ebraico' », *R.M.I.*, vol. XLVII, n° 7-12, juillet-décembre 1981, p. 143 ; G. Laras, « Il movimento sionistico », *ibidem*, p. 74-80 ; D. Bidussa, « Tra avanguardia e rivolta. Il sionismo in Italia nel primo quarto del Novecento », in *id./A. Luzzatto/G. Luzzatto-Voghera* (éd.), *Oltre il ghetto. Momenti e figure della cultura ebraica in Italia tra l'Unità e il fascismo*, Brescia, Morcelliana, 1992 ; S. Della Seta-Torrefranca, « Identità religiosa e identità nazionale nell'ebraismo italiano del Novecento », in *Italia judaica*, tome IV : *Gli ebrei nell'Italia unita*, Rome, Ministero per i Beni culturali e archivistici, 1993, p. 263-272 ; M. Toscano, « Ebraismo, sionismo, società », in *id./F. Sofia* (éd.), *Stato nazionale ed emancipazione ebraica*, Rome, Bonacci, 1992, p. 393-420 ; A. Cavaglioni, « Tendenze nazionali e albori sionistici », in *Storia d'Italia, Annali*, 11 : *Gli ebrei in Italia*, tome II : *Dall'emancipazione ad oggi*, Turin, Einaudi, 1997, p. 1293-1390.

⁴ Sur ce sujet voir : W. Laqueur, *Histoire du sionisme*, Paris, Gallimard, 1994, tome I, p. 134-207.

« gentils », voire, plus largement, d'une redéfinition identitaire. Avant de passer en revue les différentes opinions et les caractères spécifiques que prit le sionisme en territoire italien, il faut évoquer rapidement le contexte dans lequel la nouvelle idéologie est venue s'inscrire et a tenté de faire son chemin et de trouver une légitimité.

Les deux décennies séparant l'émancipation (1848) de la fin du pouvoir temporel de l'Eglise et de l'obtention par les Juifs romains de l'égalité civique et juridique (1870) ont, pour la communauté juive italienne, constitué une phase d'intégration croissante à la société environnante et, parallèlement, d'accélération du processus de modernisation et de laïcisation. Une fois abattues les barrières qui séparaient les destins et délégitimées les multiples mesures qui avaient régulièrement servi à renforcer le régime d'inégalité, la minorité juive s'est rattachée au reste de la population italienne, prête à contribuer par son enthousiasme, ses ressources et ses capacités au progrès d'une patrie profondément ressentie et vécue comme sienne. Produit de l'heureuse combinaison des libertés garanties par le nouveau cadre juridique et des « excellents prérequis » dont, malgré sa faiblesse numérique,⁵ l'élément juif disposait pour que son intégration se fasse sous les meilleurs auspices, cette contribution s'est avérée on ne peut plus efficace. Avant même l'unification et l'extension qui l'accompagna, sanctionnée par l'Etat albertin, de l'émancipation civile et juridique aux différentes communautés de la péninsule, les Juifs constituaient une population privée de classe paysanne, répartie majoritairement dans les centres urbains et bénéficiant d'un haut niveau d'alphabétisation.⁶ La « faculté (...) naturelle de s'assimiler à tous les usages, de s'acclimater à tous les lieux, sans perdre ce cachet vigoureux de la race sémitique qui les distingue » - faculté qui avait « toujours aidé le progrès intellectuel des israélites dans tous les pays où on leur accorde l'émancipation » - se trouvait, dans le cas italien, renforcée par le caractère singulier de leur profil communautaire. Un profil dont tous les traits allaient s'accroître avec la fin des interdictions, permettant ainsi à la minorité juive d'agir en position de force en faveur de la construction et de la consolidation de l'Etat libéral. « L'émancipation apportée successivement par la constitution piémontaise dans toutes les provinces a donné déjà de bons résultats et en donnera toujours de plus nombreux », pouvait-on lire dans le rapport sur la condition des Juifs italiens rédigé en janvier 1873 par Raffaello Ascoli à la demande de l'Alliance israélite universelle. « C'est que la dignité nouvelle qu'ils sentent en eux-mêmes de pouvoir se considérer égaux aux autres, et pouvoir le dire

⁵ Le recensement de 1861 comptait 22.458 personnes, soit guère plus qu'un habitant sur mille.

⁶ M. Meriggi, « Bourgeoisie, Burgertüm, borghesia : i contesti sociali dell'emancipazione ebraica », in F. Sofia/M. Toscano (éd.), *Stato nazionale ed emancipazione ebraica*, Rome, Bonacci, 1992, p. 157-158.

hautement, les place dans une situation normale, et pour en jouir dignement les Israélites font des efforts pour agir superbement bien et ils y réussissent. (...) N'oublions pas non plus la large part qu'ont prise les israélites italiens à l'appareil d'Etat, profitant de leur nouvelle situation qui, par l'émancipation politique, les assimilait aux autres citoyens ; ils sont entrés dans la milice, dans le barreau, dans les tribunaux, dans le Parlement, dans les universités, sans omettre les sciences, les arts, la littérature nationale et hébraïque. »⁷

Voilà un témoignage riche d'informations sur le processus d'intégration des Juifs italiens, caractérisé par une forte mobilité ascendante. Dans les années qui vont suivre, cette mobilité continuera à se traduire par une présence juive importante dans le monde de la culture et des professions libérales, notamment dans le domaine du savoir et de la gestion de l'Etat. Les Juifs s'affirment alors comme un groupe à forte composante bourgeoise, un groupe « peu nombreux mais de grande valeur, donc d'un poids important », au sein duquel « émerge une élite formée d'un nombre non négligeable de familles » disposant de fortunes considérables – bien que sûrement pas comparables aux fortunes françaises ayant contribué à forger le mythe de l'aristocratie juive – fortunes construites « grâce à une présence active dans le monde du commerce et des affaires ». ⁸ Pourtant, au fil du temps, les choix professionnels se diversifient. A la fin du XIXe siècle, il n'est pas rare, en effet, de voir les enfants des riches commerçants choisir de se consacrer aux études et entreprendre une carrière en rapport avec celles-ci. Les Juifs sont donc largement représentés dans la profession médicale, ainsi que dans les métiers d'avocat, d'enseignant, de physicien, de journaliste, de musicien, de biologiste, etc. ⁹ Cette diversification professionnelle est pourtant un phénomène beaucoup moins élitiste qu'on peut le penser a priori. La démarche consistant à tenter d'acquérir un meilleur niveau d'instruction en vue d'une activité professionnelle est en effet adoptée par des secteurs de la population juive bien plus larges que le seul cercle des jeunes peu enclins à s'engager sur une voie déjà toute tracée. Indépendamment du penchant des Juifs pour l'activité intellectuelle et du zèle avec lequel les communautés veillent traditionnellement au bon niveau d'alphabétisation de leurs membres, l'importante proportion de Juifs dans les

⁷ Mémoire de Raffaello Ascoli à l'Alliance Israélite Universelle. Livorno, 29 Janvier, 1873, Archives de l'Alliance Israélite Universelle, Italie, III B 21. On trouvera une première lecture critique de ce document dans Y. Colombo, « Gli ebrei d'Italia dopo l'emancipazione in uno scritto inedito di Raffaello Ascoli », *Rassegna Mensile di Israel* (dorénavant *R.M.I.*), vol. XXV, n° 6, juin 1969, p. 263-271.

⁸ B.Di Porto, « Dopo il Risorgimento al varco del '900 », *R.M.I.*, vol. XLVII, n° 7-12, juillet-décembre 1981, p. 21. Pour un tableau exhaustif de la condition économique de la communauté juive italienne au lendemain de l'emancipation, voir F. Levi, « Gli ebrei nella vita economica italiana dell'Ottocento », in *Storia d'Italia, op. cit.*, p. 1171-1210.

⁹ G. Luzzatto, « Gli ebrei in Italia dalla marcia su Roma alle leggi razziali », in *Gli ebrei in Italia durante il fascismo. Quaderni della Federazione Giovanile Ebraica d'Italia*, Turin 1961, p. 12.

écoles et les universités s'explique avant tout par la « dynamique migratoire » ayant présidé à leur sortie du ghetto et à leur immersion dans la « vie commune ». Les Juifs se sont en fait comportés « un peu comme des 'émigrants dans leur patrie' », voyant dans l'instruction et la culture - ressources dont ils disposaient déjà en partie - le meilleur moyen d'améliorer leur situation professionnelle tout en la diversifiant, et d'accéder à des conditions de vie plus sûres.¹⁰ Dans l'Italie de l'époque, affligée d'un analphabétisme aux proportions inquiétantes, les diplômés étaient un « bien relativement rare » qui permettait d'élargir l'éventail des choix possibles. Ceux-ci se sont portés sur les professions libérales et l'administration. Si cette dernière eut tant de succès, c'est que, dans l'Italie si récemment unifiée, l'appareil administratif en construction représentait un secteur d'activité « relativement innovateur », donc d'accès plus facile pour une société juive arrivée depuis peu sur la scène nationale.¹¹ Mais le choix d'intégrer l'administration était en outre encouragé par les profondes affinités morales et politiques existant entre la « nouvelle » bourgeoisie juive et la classe dirigeante italienne, qui elle aussi était en voie de formation. Si ces affinités s'étaient autrefois traduites par une intense participation émotive, intellectuelle et matérielle au Risorgimento, elles avaient ensuite pris la forme d'une adhésion inconditionnelle à l'idéologie libérale, adhésion qui, pour une bonne part, traduisait le désir anxieux des Juifs de se sentir italiens et d'être reconnus comme tels.¹²

Malgré le nombre important de Juifs ayant réussi à améliorer significativement leurs conditions de vie, les pauvres restaient toujours majoritaires au sein de la communauté. Et pourtant les caractères particuliers du judaïsme italien avaient permis à ce noyau de population moins favorisé de prendre part, lui aussi, au processus d'intégration. L'absence d'analphabétisme, le caractère « noble » et la valeur émancipatrice attribués aux études, l'enthousiasme patriotique et le fort sentiment d'appartenance à la communauté nationale qui en découlait souvent, sans oublier l'existence d'un solide et « vieux » système d'assistance sociale communautaire, avaient tout d'abord permis de faire fortement reculer les phénomènes d'inadaptation, d'ignorance et d'abandon qui, dans les couches sociales les plus pauvres du reste de la société italienne, prenaient des proportions dramatiques. A quoi s'ajoutent les lois électorales de 1882 qui, en concédant le droit de vote à toute la population mâle alphabétisée, ont donné aux Juifs les moins privilégiés la possibilité de compenser

¹⁰ L. Allegra, « La famiglia ebraica torinese nell'Ottocento : le spie di un'integrazione sociale », in M. Vitale (éd.), *Il matrimonio ebraico. Le Ketubbot dell'Archivio Terracini*, Turin, Zamorani, 1997, p. 98.

¹¹ Cf. *ibid.*, p. 95-98 ; F. Levi, « Gli ebrei nella vita economica », *op. cit.*, p. 1188-1190.

¹² Cf. V. D. Segre, « L'emancipazione degli ebrei in Italia », in M. Toscano (éd.), *Integrazione e identità. L'esperienza ebraica in Germania e Italia dall'Illuminismo al fascismo*, Milan, Angeli, 1998, p. 102-109.

partiellement leur marginalité économique par une participation directe à la vie du pays. Ainsi ont-ils été « objectivement touchés par un rai de lumière bourgeois ».¹³

L'insertion de la communauté juive dans la société italienne s'était donc avérée un « succès sans précédent »,¹⁴ et ce succès est sans doute à l'origine de l'hostilité au sionisme dont *Il Vessillo Israelitico* n'avait pas tardé à fournir d'importants témoignages. La revue s'était immédiatement faite porte-parole des sentiments d'une large majorité des Juifs italiens, et notamment de sa composante bourgeoise. D'une fidélité inconditionnelle à l'idéologie libérale et d'un patriotisme exacerbé, celle-ci non seulement n'était guère convaincue de l'utilité de reconstruire un territoire juif ni de sa viabilité, mais était décidée à défendre son identité italienne face à la menace d'une éventuelle « double nationalité ». C'était essentiellement cela qui empêchait les Juifs italiens d'épouser la cause sioniste. Leurs résistances et leur crainte d'être accusés de « double loyauté » n'était d'ailleurs pas sans rapport avec l'affaire Dreyfus. De la tragédie encore en plein développement qui touchait leur coreligionnaire français, ils semblaient avoir tiré la conviction qu'il suffisait d'être juif pour être accusé de manque de patriotisme et d'internationalisme. D'où l'empressement d'*Il Vessillo Israelitico*, et en l'occurrence du rabbin Servi, à recourir à sa rhétorique la plus élaborée pour réaffirmer les hauts sentiments patriotiques de ses frères de foi – « Tous les israélites italiens sont d'ardents patriotes (...) qui ont toujours donné et donneraient jusqu'à leur dernière goutte de sang pour défendre ce beau pays où ils vivent depuis plus de vingt siècles¹⁵ (...) [cette] chère Italie, cette terre bénie du sourire de Dieu où tous vivent en libres citoyens sous le spectre de cette forte et invincible dynastie qu'est la glorieuse maison de Savoie » - et pour accuser le sionisme, par ses velléités politiques, d'attiser l'antisémitisme.¹⁶

Afin de permettre aux coreligionnaires d'Europe orientale, touchés par la fureur antisémite, d'échapper à leur triste sort, l'intervention méritoire de l'Alliance israélite et de l'Anglo-Jewish Association était bien suffisante. « Nous n'avons aucun besoin du sionisme qui, répétons-le encore, ne peut que devenir (...) synonyme d'antisémitisme et nous faire perdre en peu de temps tout ce que nous avons conquis de liberté et de fraternité au prix de tant de luttes, de sacrifices et de sueur. »¹⁷

¹³ M. Meriggi, « Bourgeoisie, Bürgertum, borghesia », *op. cit.*, p. 91.

¹⁴ Cette caractérisation du processus d'émancipation des Juifs est de M. Michaelis, dans M. Michaelis, *Mussolini and the Jewish Question*, Oxford, Clarendon Press, 1978, p. 3.

¹⁵ F.S., « Aspirazioni e desideri », *V.I.*, vol. XLV, fasc. VII, juillet 1897, p. 210.

¹⁶ F.S., « Il buon senso dell'Alliance e le conseguenze del sionismo », *V.I.*, vol. XLVI, fasc. XI, novembre 1898.

¹⁷ *Ibidem*.

Mais la condamnation en termes sévères du rabbin Servi s'explique aussi par d'autres raisons, qui sont surtout à rechercher dans la nouvelle conception du judaïsme s'étant peu à peu développée au lendemain de l'entrée des Juifs dans les divers cadres nationaux. Visant à adapter aux conditions de vie nouvelles leur rapport avec Eretz Israel, la terre des ancêtres, cette conception tendait à faire perdre à la Diaspora sa valeur négative. Les Juifs se voyaient en effet attribuer une mission spéciale au sein de l'humanité : répandre la vérité et faire triompher les valeurs de justice et de paix. « Le lien avec Sion devenait quelque chose relevant strictement de l'idéal, une aspiration toute spirituelle. » Pour ce qui concerne l'Italie, c'était au Collège rabbinique, fondé à Padoue en 1829, que revenait le mérite d'avoir diffusé de telles idées. Samuel David Luzzatto, figure de proue du judaïsme italien qui y avait enseigné pendant plus de quarante ans, avait en 1848, en pleine lutte risorgimentiste, signé, dans les colonnes d'*Il Giudaismo illustrato*, un véritable acte de foi en la patrie italienne, affirmant que la rédemption attendue par les Juifs « ne consiste pas seulement en leur réunion matérielle en Palestine, mais en la régénération du genre humain, (...) en la cessation de toute guerre. La fondation d'un royaume juif en Palestine ne permettrait pas aux prophéties de s'accomplir ni aux espoirs des Juifs de se réaliser. Si cet avenir devait se vérifier, personne n'aura à s'en plaindre, car c'est de l'âge d'or de la famille humaine qu'il s'agit, et parce qu'en tout état de cause, les israélites n'ont d'autre patrie que celle où ils sont nés, où ils ont durablement établi leur demeure. »¹⁸ Propos qui montrent bien comment le sionisme, en portant atteinte à la théorie de la mission particulière des Juifs, pouvait s'attirer les foudres des rabbins formés dans cette école de pensée, donc incapables de faire soudainement abstraction d'un élément aussi fondamental de leur formation.¹⁹

En réalité, ceux dont les positions s'opposaient à celles d'*Il Vessillo* défendaient eux aussi l'idée que les Juifs avaient une mission particulière à accomplir, mais à leurs yeux cette mission était à mener d'abord parmi les Juifs, plutôt que chez les autres. « L'Italie a besoin de renaître et de sortir des nimbes de l'assimilation », affirmait ainsi avec force *Il Corriere israelitico*, résumant en quelques mots simples les motivations de fond de son adhésion à l'idéal sioniste et les objectifs qu'il poursuivait avec ténacité.²⁰ Destiné à jouer un rôle essentiel dans le débat italien sur le sionisme, *Il Corriere*, qui était déjà vieux de plusieurs années _ il avait été fondé en 1862_ et à qui le sionisme et la collaboration puis la direction

¹⁸ S. D. Luzzatto, « Socialità del Giudaismo », *Il Giudaismo Illustrato*, fasc. I, 1848, p. 6.

¹⁹ R. Di Segni, *Le origini del sionismo in Italia*, op. cit., p. 10-11. Voir aussi : A. Dieckhoff, « Les logiques de l'émancipation et le sionisme », in P. Birnbaum (éd.), *Histoire politique des Juifs de France*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1990, p. 163-180.

²⁰ « All' 'Idea sionista' », *C.I.*, vol. XXXIX, n° 12, avril 1901, p. 267.

du rabbin Dante Lattes avaient redonné une grande vivacité, avait accordé son soutien à la nouvelle idéologie avant même le congrès historique de Bâle. Cette position se justifiait aussi par le fait que le journal avait son siège dans la ville habsbourgeoise de Trieste, passage obligé, à l'époque, des réfugiés venus d'Europe de l'Est : la présence de ces réfugiés a très certainement contribué à faire connaître au milieu juif ce qui se préparait dans ces contrées et, plus précisément, ce mouvement de renaissance culturelle et nationale appelé à se structurer plus tard, en 1897. *Il Corriere* avait immédiatement perçu les potentialités de ce mouvement, et notamment la possibilité qu'il offrait au « judaïsme italien terriblement isolé » de retrouver conscience et fierté de soi.²¹ C'est en effet au journal triestin que revient le mérite d'avoir largement contribué à dessiner ce qui sera le trait fondamental du sionisme italien, à savoir son caractère de « mouvement de retour au peuple plutôt qu'à la terre d'Israël ».²² En Italie, l'idéologie sioniste prenait en effet surtout la forme d'un retour au judaïsme, d'une nouvelle tendance visant à ramener les Juifs à leur identité d'origine, à leur redonner conscience de leurs traditions. Jusqu'à cette époque, les Juifs italiens semblaient, dans leur grande majorité, avoir vécu l'accès à l'égalité civile et juridique comme une « libération de soi » ; désormais, le sionisme leur offrait la « liberté d'être soi ».²³

Critique sévère des génuflexions et des « érotismes patriotiques »²⁴ d'*Il Vessillo, Il Corriere israelitico* non seulement réfutait l'accusation faite au sionisme d'engendrer l'antisémitisme – « Non, non! l'antisémitisme ne sera jamais provoqué par les sionistes. Les sionistes italiens, tout en sauvegardant leur patrimoine de traditions, (...) aimeront toujours cette Italie qui les traite en mère aimante ».²⁵ « Si nous condamnions le sionisme sans en entendre les raisons, nous commettrions la même erreur que les tribunaux français jugeant Dreyfus »²⁶ - mais affirmait au contraire que l'amour de la patrie religieuse ne portait en rien atteinte à l'amour de la patrie italienne. « On devrait même dire », écrivait Guglielmo Lattes dans *Il Corriere* d'avril 1897, « que, si après tant de siècles d'exil les Juifs aiment encore la terre de leurs ancêtres, (...) si le souvenir de la patrie religieuse est en eux aussi puissant, fervent doit

²¹ Cf. G. Luzzatto-Voghera, « La formazione culturale di Dante Lattes », in *id./D. Bidussa/A. Luzzatto, Oltre il ghetto, op. cit.*, p. 20-21. Voir aussi T. Catalan, *La comunità ebraica di Trieste*, Trieste, Lint, 2000, p. 324-333.

²² A. Milano, *Storia degli ebrei in Italia*, Turin, Einaudi, 1963, p. 382.

²³ G. Laras, « Il movimento sionistico », *R.M.I.*, vol. XLVII, n° 7-12, juillet-décembre 1981, p. 74-80.

²⁴ « All' 'Idea sionista' », *op. cit.*, p. 270.

²⁵ G. Sonino, « Sionismo e antisemitismo », *C.I.*, vol. XXXVII, n° 9, janvier 1898, p. 196. Giuseppe Sonino, rabbin de Napoli, faisait partie de ces rabbins qui s'étaient déclarés en faveur du sionisme. En 1889 Sonino fut nommé délégué des sionistes italiens au Congrès Basilea. Voir D. Lattes, « Le prime albe del sionismo italiano », *op. cit.*, p. 210.

²⁶ G. Lattes, « Del Sionismo », *C.I.*, vol. XLVI, n° 12, avril 1897, p. 268.

être dans leurs cœurs l'amour de la patrie civile, surtout quand celle-ci les protège par de libres institutions. »²⁷

L'idée que le sentiment sioniste n'est pas incompatible avec l'amour de la mère patrie se retrouve aussi dans les premières déclarations publiques de la Fédération sioniste italienne, l'organisation qui s'était structurée en 1901 et avait pour organe *L'Idea sionista*. Dans le premier numéro de la revue on pouvait en effet lire que la raison d'être du sionisme dans un pays comme l'Italie ne pouvait en aucune manière se réduire au fait d'offrir aux Juifs une nouvelle patrie, « puisque nous en avons déjà une belle et généreuse ». Le but véritable du sionisme était de régénérer moralement et intellectuellement les Juifs italiens par la voie de la solidarité avec leurs malheureux frères de l'Est.²⁸ Malgré l'accent mis sur la régénération, la Fédération sioniste se fera promotrice d'un sionisme essentiellement philanthropico-humanitaire, le seul qui, dans le contexte juif italien, s'avérera capable d'obtenir une adhésion plus large, voire de convaincre *Il Vessillo* de surmonter au moins en partie ses réticences. *Il Corriere* continuera en revanche à agir en faveur d'un dépassement du cadre étroit de la philanthropie au profit d'une action plus vaste de renaissance et de renouveau moral et culturel des Juifs et du judaïsme. « Il est temps que le monde et les Juifs sachent qu'il y a une civilisation qui nous est propre au sein des civilisations européennes : il est temps que les Juifs sachent combien il y a de bassesse, d'infamie, d'erreur dans leur peur et leur honte », affirmait Dante Lattes dans *Il Corriere* des premières années du XX^e siècle.²⁹ Le directeur du périodique triestin, en réélaborant le concept de mission des Juifs _« une mission qui s'adresse d'abord à nous-mêmes plutôt qu'aux autres »³⁰ _ invitait « les Juifs à mener à nouveau bataille, par tout moyen moderne, pour d'abord convertir au judaïsme les israélites ou les aryens de confession mosaïque, puis pour les former à enseigner la justice et la morale au monde païen. (...) Il sera d'abord nécessaire de reconstruire toutes les valeurs juives, de réédifier sur des fondements moins antisémites, moins ploutocratiques, moins vils, moins indolents, la dimension moyenâgeuse, voire moribonde, des communautés israélites ; il sera d'abord nécessaire de ramener la famille juive aux sources des vertus singulières par lesquelles notre tradition s'est signalée. (...) Alors seulement (...) nous pourrons parler de mission ». ³¹ Mais la mission exigeait aussi des « missionnaires actifs », et Lattes va les trouver chez ces jeunes - jeunes « pas forcément au regard du nombre des années, mais de

²⁷ *Ibidem*, p. 269.

²⁸ « I nostri ideali », *L'Idea sionista*, vol. I, n° 1, 31 janvier 1901, p. 2.

²⁹ D. Lattes, « Contro la paura e la vergogna giudaica », *C.I.*, vol. XLV, n° 4, août 1906, p. 114.

³⁰ D. Lattes, « Ragioniamo un poco ! », *C.I.*, vol. XLV, n° 9, 31 janvier 1907, p. 282.

³¹ D. Lattes, « Scendiamo in campo », *C.I.*, vol. XLVI, n° 1, mai 1907, p. 7.

l'esprit et de la soif de connaissance avec lesquels ils revenaient au judaïsme »³² - dont la présence active et féconde fut un des traits distinctifs du mouvement de renaissance dès ses débuts, et en particulier chez les jeunes élèves du Collège rabbinique de Florence, place forte du sionisme. En 1899, le Collège avait quitté Rome pour s'établir dans la capitale toscane et passer sous la direction du rabbin Shemuel Zevì Margulies, un des premiers sionistes d'Italie. Celui-ci, en étroite collaboration avec Hirsch Perez Chajes, autre maître éminent, fit de l'institution le point de référence mais aussi le centre vital de l'activité culturelle sioniste de l'époque. En 1907, ces jeunes auxquels Margulies « avait su inculquer non seulement une connaissance théorique des choses hébraïques, mais aussi le goût de l'action pratique »,³³ donnèrent naissance à Pro Cultura, nouveau mouvement culturel visant à mettre en valeur la culture juive et à réveiller le sentiment religieux au sein de la communauté, en encourageant l'étude et en diffusant la pensée et les œuvres des pères du judaïsme.³⁴ A partir du 1910, Pro Cultura put disposer d'un organe de presse, *La Settimana Israelitica*, qui servit de tribune de discussion des idées et propositions que le vivant groupe florentin se chargeait de promouvoir afin de réveiller les consciences des coreligionnaires et donner aux diverses composantes du judaïsme un souffle nouveau.³⁵ C'est dans le cadre de cette action que la revue, et le groupe qui l'animait, organisa les trois rencontres de la jeunesse juive qui se tinrent respectivement à Florence en octobre 1911, à Turin en décembre 1912 et à Rome en février 1914 : une réflexion y fut menée sur le judaïsme et l'identité juive, et des propositions concrètes y furent élaborées, visant à enrichir la vie culturelle juive.³⁶

Le déclenchement de la Première Guerre mondiale imposait une interruption du processus de renouveau et de ses manifestations et faisait revenir la question de la double identité de Juif et d'Italien sur le devant de la scène. Au lendemain de l'entrée du pays dans la Grande guerre, le *Vessillo Israelitico* publia une déclaration pleine d'emphase qui exprimait parfaitement les sentiments de loyauté et de dévotion qu'éprouvaient la grande majorité des Juifs italiens à l'égard de la mère patrie, au moment où celle-ci s'apprêtait à soutenir une rude épreuve. « L'heure est arrivée. Notre Italie a déclaré la guerre ... L'Italie est en guerre et nous lui ferons don de nous- mêmes, sans réserve ... Tout, nous, les Juifs, nous donnerons

³² M. Toscano, « Fermenti culturali ed esperienze organizzative della gioventù ebraica italiana (1911-1925) », *Storia contemporanea*, vol. XII, n° 6, décembre 1982, p. 917.

³³ A. Milano, « Un secolo di stampa », *op. cit.*, p. 119.

³⁴ A. Milano, « Gli enti culturali ebraici in Italia nell'ultimo trentennio (1907-1937) », *R.M.I.*, vol. XII, n° 6, février-mars 1938, p. 253-259.

³⁵ Cf. A. Milano, « Un secolo di stampa », *op. cit.*, p. 119.

³⁶ Cf. M. Toscano, « Fermenti culturali », *op. cit.*, p. 918-938.

tout à notre patrie ... L'Italie est en droit de tout prétendre de nous et nous lui donnerons tout. »³⁷

Le « frémissement de patriotisme débordant »³⁸ manifesté par la majorité de la communauté à l'annonce de l'entrée en guerre de l'Italie trouvait sa principale justification dans le désir pressant des Juifs de faire à la monarchie, en retour de la liberté qu'elle leur avait concédée, un don pouvant aller jusqu'au sacrifice de soi. Désireux de prouver le plein succès de leur émancipation, les Juifs vécurent la guerre comme la dernière grande étape du processus de légitimation, comme un moment sanctionnant leur droit de citoyenneté. D'où cet enthousiasme patriotique chargé d'une forte tension émotive et aux accents nettement « risorgimentistes ». L'effort de guerre était en effet vécu comme l'achèvement de l'entreprise « engagée et habilement menée par ces géants de la pensée et de l'action » qui avaient agi et lutté au siècle passé. « C'est l'Italie qu'a peut-être entrevue et voulue Carlo Alberto en dépit de l'Autrichien (...) c'est l'Italie qu'a conquise le bras valeureux de Garibaldi ... mais c'est aussi, d'abord et surtout, l'Italie imaginée et rêvée, profondément pensée et véritablement pressentie par l'esprit prophétique et essentiellement juif de Giuseppe Mazzini. »³⁹ Cette façon d'associer l'exaltation patriotique à la réaffirmation du désir du peuple juif de se faire le témoin privilégié des valeurs de paix et de justice entre les peuples, répondait à la volonté des Juifs d'Italie de trouver une solution à un problème ancien auquel la guerre donnait une acuité nouvelle, à savoir la recherche d'un équilibre entre valeurs juives et devoirs civiques.⁴⁰ Problème vécu de façon particulièrement pressante par ceux qui, depuis le début du siècle, s'étaient faits les artisans et les animateurs du réveil culturel et religieux. Chez eux, la conscience du grand drame que le conflit allait faire subir à la communauté juive européenne était plus vive que l'enthousiasme patriotique partagé par nombre de leurs coreligionnaires. La guerre contraignait les Juifs européens, par devoir et fidélité à leurs gouvernements respectifs, à s'affronter en ennemis sur le champ de bataille : « Deux cent mille ! Deux cent mille enfants d'un même peuple, unis par le sang, l'histoire et dans bien de cas aussi par la langue et les idéaux : aujourd'hui, un sort atrocement cruel veut que nous nous affrontions les armes à la main comme des ennemis !⁴¹ Malgré ce cri d'alarme, ce groupe minoritaire de Juifs italiens appuya avec conviction l'effort de guerre.

³⁷ « Guerra », *V.I.*, vol. LXIII, fasc. X, 31 mai 1915, p. 261.

³⁸ L'expression est de M. Toscano, « Gli ebrei italiani e la prima guerra mondiale (1915-1918). Tra crisi religiosa e fremiti patriottici », *Clio*, vol. XXVI, n° 1, 1990, p. 84.

³⁹ S. Colombo, « La guerra d'Italia e l'ebraismo », *La Riforma italiana*, vol. V, n° 11, 15 novembre 1916, p. 10.

⁴⁰ M. Toscano, « Gli ebrei italiani e la prima guerra mondiale », *op. cit.*, p. 86.

⁴¹ A Pacifici/Q. Sinigaglia, « Nell'ora della nostra tragedia due centomila ebrei in campo gli uni contro gli altri », *La Settimana Israelitica*, vol. V, n° 32, 7 août 1914.

Un soutien plein d'inquiétude qui ne s'expliquait pas que par leur volonté d'exercer leur rôle de citoyens italiens : s'y ajoutait l'espoir de voir l'Italie agir en faveur des Juifs d'autres pays vivant dans l'oppression. Motivant le soutien de cette partie du monde juif, il y avait aussi la conscience de vivre un grand moment historique, d'avoir, en d'autres termes, une mission à remplir. Passés au cours des siècles par d'innombrables vicissitudes dont ils portaient encore « dans leur chair les marques indélébiles » et à présent engagés « dans toutes les armées lancées ... dans une entreprise de destruction réciproque », les Juifs devaient et étaient « mieux placés que tout le monde » pour reprendre le sacerdoce parmi les peuples, en exaltant la grandeur du moment. « Ayons le courage de proclamer que si, dans la vie des Etats, la guerre peut parfois être une nécessité, la haine, elle, n'est jamais nécessaire ... Rappelons à ceux qui l'ont oublié que tout soldat est un fils, que tout drapeau est l'emblème d'un idéal, que toute patrie est sacrée. »⁴²

Malgré la diversité de leur enthousiasme et de leurs positions, les Juifs italiens étaient animés des mêmes idéaux et d'un même espoir, d'une même volonté de voir naître du tourment de la guerre un monde nouveau où l'idéal juif de paix et d'amour triompherait et où toutes les nationalités, juive y compris, se verraient accorder une pleine et entière légitimité. Si le conflit mondial porte un coup d'arrêt au mouvement de renaissance il ne semble pas pour autant affaiblir l'esprit et les aspirations de ses animateurs. En janvier 1916, la fusion d'*Il Corriere Israelitico* et de *La Settimana Israelitica* donna naissance à *Israel*. Imprimé à Florence, cet hebdomadaire était dirigé par Dante Lattes et Alfonso Pacifici, deux hommes jouant un rôle actif dans le mouvement et devenus les porte-parole influents de cette minorité consciente à la fois de la portée considérable des événements en cours en Europe et en « terre d'Israël » et du fait qu'ils constituaient pour les Juifs d'Italie un moment essentiel et incontournable de retour sur soi, d'examen de conscience, de recherche d'identité, de redécouverte de leurs origines et de leurs traditions. Malgré sa position critique à l'égard du sionisme et de l'idée de nationalisme juif défendue par *Israel*, Felice Momigliano, figure de premier plan de l'intelligentsia juive italienne, parlait de l'hebdomadaire florentin comme d'un « périodique juif courageux », œuvre de ces « jeunes idéalistes » qui s'étaient montrés capables de « se libérer du milieu clos et de la lâcheté des trop nombreux Juifs renégats, en respirant à pleins poumons l'atmosphère prophétique » que leur avait imposée « leur mission de rendre aux Juifs d'Italie la conscience digne de leur être véritable ».⁴³

⁴² « L'ora della prova », *La Settimana Israelitica*, vol. VI, n° 21, 28 mai 1915.

⁴³ F. Momigliano, « Il giudaismo di ieri e di domani », *Bilychnis*, vol. V, fasc.VII, juillet 1916, p. 16.

Le sionisme était l'un des points inscrits au programme de la nouvelle publication : bien que perçu et vécu différemment par Lattes et Pacifici,⁴⁴ il représentait aux yeux de tous deux l'instrument privilégié de reconstruction de l'unité religieuse, culturelle, morale et nationale du judaïsme. Le nom d'Israël est « porteur d'une idée unitaire, d'universalité, d'unité non réductible à l'une des définitions courantes qui considèrent le judaïsme comme une religion, une race ou autre ; [c'est] une entité qui participe de tous ces concepts, et qui les dépasse ». C'est donc dans le cadre de cette conception totalisante du judaïsme que le nouveau périodique allait ouvrir dans les années à venir pour défendre et consolider le patrimoine juif, pour donner aux Juifs la vision la plus ample et la plus exhaustive possible de la vie juive universelle, pour en transmettre toute la vigueur historique et culturelle, pour leur faire connaître la réalité des différentes communautés juives vivant en Europe et dans le monde, pour les amener à découvrir « ce qui relève d'un des idéaux les plus anciens et les plus secrets du judaïsme : sa renaissance autour de Sion ».

Cette activité sioniste, étroitement liée à une action de réacculturation, qui avait démarré à la fin du XIX^e siècle et s'était développée, à travers maintes péripéties, pendant un quart de siècle, allait vivre dans premières années vingt un important tournant.⁴⁵

L'année 1924 va en effet représenter une date importante pour le mouvement sioniste comme pour tout le judaïsme italien. Au congrès de la jeunesse organisé à Livourne au mois de novembre, l'on vit en effet participer non seulement les leaders du sionisme italien, mais aussi les Juifs qui jusqu'alors s'étaient tenus à l'écart de la vie officielle. La rencontre et la confrontation de ces deux groupes défendant chacun ses positions sur la question du sionisme contribua à donner à l'événement un caractère antifasciste et libéral.⁴⁶ Le congrès de la jeunesse allait ainsi marquer la frontière entre deux périodes bien distinctes de l'évolution de la réalité juive : avec lui s'achevait la phase de réveil et de renaissance qui avait occupé la deuxième décennie du XX^e siècle et montaient sur la scène les « principaux

⁴⁴ Pour Lattes comme pour Pacifici, c'est dans le retour à « la terre de nos pères » que résidait la solution du problème juif. Aux yeux de Lattes, le sionisme était surtout un outil de redécouverte culturelle et politique. Pour Pacifici en revanche, il s'intégrait dans sa conception d'un judaïsme intégral embrassant tous les aspects de la vie de l'individu. Sur ce sujet voir : D. Bidussa/A. Luzzatto/G. Luzzatto-Voghera, *Oltre il ghetto, op. cit.*, S. Della Seta/D. Carpi, « Il movimento sionistico », in *Ebrei in Italia, op. cit.*, p. 1323-1329.

⁴⁵ A. Milano, « Un secolo di stampa », *op. cit.*, p. 121-122.

⁴⁶ Cf. R. De Felice, *Storia degli ebrei italiani sotto il fascismo*, Turin, Einaudi, 4^e éd., 1988, p. 88. Rappelons que Mussolini accéda à la présidence du Conseil en octobre 1922. L'année 1924 marqua un tournant dans l'histoire du fascisme avec le début de l'élimination, même physique, de toute opposition aboutissant à la dictature « a viso aperto » (à visage découvert).

courants juifs, sionistes et antifascistes qui allaient caractériser l'histoire des Juifs italiens dans les décennies à venir ». Ce qui différençia le congrès de Livourne des précédents, ce fut la conscience que le contexte historique avait changé et qu'il était devenu nécessaire de passer des « simples aspirations idéologiques » aux choix concrets. Judaïsme intégral d'Alfonso Pacifici, judaïsme antifasciste de Nello Rosselli, sionisme socialiste d'Enzo Sereni, défense du droit à préserver sa culture dans le cadre de la diaspora de Yoseph Colombo, telles furent les options idéologiques qui servirent de références à tous les Juifs conscients de la nécessité de faire des choix plus clairs par rapport à leur judaïté, mais aussi de prendre en compte l'évolution du contexte national et international.⁴⁷

Monica Miniati
Université Paris XII/Créteil

⁴⁷ M. Toscano, « Fermenti culturali », *op. cit.*, p. 953. Sur le Congrès de Livourne, voir aussi : D. Bidussa, « Tra avanguardia e rivolta », *op. cit.*, p. 244-274.